# WAGNER ET ROSSINI

En mars 1860, Richard Wagner alla voir Rossini. La presse du boulevard conta cette visite avec la fantaisie malveillante et stupide dont elle poursuivait alors le grand maître allemand. Dans l'article très respectueux qu'il écrivit au lendemain de la mort de Rossini, Wagner a dit peu de chose de cette entrevue. Un témoin, M. E. Michotte, vient d'en publier, après un demi-siècle, le récit authentique.

M. Michotte était, avec Champfleury, Emile Ollivier, Gasperini, Gustave Doré, Villot et quelques autres du petit nombre d'admirateurs fidèles qui, chaque semaine, le mercredi soir, dans la maison de la rue Newton, se réunissaient autour du piano. Hans de Bulow leur lisait des scènes de "Tristan" sur le manuscrit d'orchestre à peine achevé.

Wagner venait de se fixer à Paris dans l'espérance d'y monter "Tannhæuser." Dans un concert au Théâtre italien, il avait fait entendre plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Il était allé voir Halévy, Auber, Ambroise Thomas, et autres demi-dieux. Il hésitait à se présenter chez Rossini à qui les chroniqueurs, sous prétexte que l'Italien était spirituel, prêtaient leurs plus ineptes facéties sur la "musique de l'avenir." Vainement, l'auteur du "Barbier" avait protesté contre ces "mauvaises blagues;" on continuait de raconter qu'après avoir essayé sans succès de déchiffrer "Lohengrin," il avait un jour retourné la partition et s'était écrié: "Enfin! j'y comprends quelque chose." Intimement lié avec Rossini, M. Michotte réussit à convaincre Wagner que l'illustre musicien était fort innocent de ces plaisanteries; il l'amena dans l'appartement que le maestro occupait au coin du boulevard et de la Chaussée d'Antin. "Ne vous étonnez pas, dit-il, si je prends des notes.—Pour les journaux?—Non, pour moi."

Rossini attendait les visiteurs. Dès qu'il les vit entrer: "Ah! Monsieur Wagner, comme un nouvel Orphée, vous ne craignez pas de franchir ce seuil redoutable. Je sais qu'on a beaucoup noirci dans votre esprit. On a eu tort. Je ne suis ni Mozart, ni Beethoven. Je n'ai pas la prétention d'être savant, mais j'ai celle d'être poli et de ne point injurier un musicien qui s'efforce, à ce qu'on m'a dit d'étendre les limites de notre art. Au reste, on ne juge pas à la lecture des partitions destinées à la scène. Je n'ai entendu de vous que la marche de "Tannhæuser" et, bien sincèrement, je l'ai trouvée très belle. Carvalho ne nous donnera-t-il pas l'opéra tout entier?—Il y serait assez disposé, fit Wagner; mais le mauvais vouloir qui sévit contre moi prend la tournure d'une véritable cabale.—Les cabales! Qui n'en a pas subi? Pour ma part, je n'y ai jamais répondu qu'en me f.... de toutes les attaques. Les plaisants m'appelaient "M. Vacarmini;" je ne leur en ai pas flanqué un coup de grosse caisse de moins. Croyez moi, si je porte perruque, ce ne sont pas ces b.... là qui m'ont fait tomber un seul cheveu."

Et pour achever de mettre son visiteur à l'aise, Rossini déclara son amour pour la musique allemande. Il raconta qu'à Vienne il avait vu Beethoven et fait mille démarches pour tirer de la misère le malheureux grand homme. Beethoven l'avait détourné de l'"Opera seria," "Les Italiens, disait-il n'ont pas assez de science musicale. Mais dans l'opéra-bouffe ils sont inimitables. Votre "Barbier" est un chef-d'œuvre que l'on jouera toujours. Monsieur Rossini, faites nous beaucoup "Del Barbiere." Wagner, fort poliment, objecta que, dans le genre sérieux, Rossini avait fait de belles choses, la scène des Ténèbres de "Moise," la conspiration de "Guillaume Tell." — Vous me citez, interrompit le maestro, d'heureux quarts d'heure dans ma carrière. Mais qu'est-ce que cela à côté de l'œuvre d'un Mozart, d'un Haydn? Et Bach! Quel génie écrasant! Si Beethoven est un prodige dans l'humanité, Sébastien Bach est un miracle de Dieu. Je suis abonné à la grande publication de ses œuvres. Combien je voudrais, avant de mourir, entendre sa grande "Passion!" Puis, comme Wagner rappelait que Mendelssohn l'avait fait, le premier, connaître aux Berlinois: "Oh! Mendelssohn! quelle nature sympathique! Quand je le rencontrai à Francfort, je lui demandai du Bach, beaucoup de Bach. Il parut stupéfait. "Comment, me disait-il, vous, Italien, vous aimez à ce point la musique allemande?—Mais, je n'aime que celle là, répliquai je; la musique italienne, je m'en f....!" J'ai su depuis que Mendelssohn avait dit à Hiller: "Ce Rossini est-il vraiment sérieux? En tout cas, c'est un drôle de corps!"... Mais en voilà assez sur moi et sur les autres. Nous sommes le passé. Parlez moi du présent, monsieur Wagner, et surtout de l'avenir. Pourquoi, à l'exemple de Gluck, de Spontini, de Meyerbeer, n'écririez vous pas de toutes pièces un opera sur un livret français?"

Wagner répondit qu'une pareille entreprise lui semblait impossible. "Je serais incapable de reprendre ma manière de "Tannhæuser." Je ne puis plus composer que dans le style de "Tristan" et un ouvrage comme celui-là apporterait une telle perturbation dans les habitudes parisiennes qu'il n'aurait aucune chance d'être accepté par les Français." Il exposa alors ses vues sur le drame lyrique et la genèse de ses idées. Il dit comment la nécessité de ses réformes s'était révélée à son esprit par des raisons littéraires plutôt que musicales, comment sa conscience de poète dramatique l'avait conduit à renverser les airs de bravoure, les duos insipides, l'inévitable septuor, tous les obstacles opposés à la vérité expressive par la toute-puissance aveugle de la routine. "Ah! le septuor! s'écria Rossini; savez vous comment j'appelais cela? "le rang des artichauts!" J'en sentais parfaitement le ridicule. Cela me faisait toujours l'effet d'une bande de "facchini" venant chanter pour obtenir un pourboire. Et l'air de bravoure! C'était mon cauchemar. Contenter à la fois la prima donna, il primo tenore, il primo basso! Ces gaillards-là comptaient le nombre des mesures et refusaient de chanter si un de leurs camarades avait un trille de plus.

"Que vous avez raison, continua l'Italien, de chercher la vérité! mais comment la maintenir dans l'art musical, qui n'est que convention? Car enfin on ne chante guère dans la vie. Pour les amoureux, passe encore; mais l'homme en colère, le conspirateur, le jaloux ne chantent pas.—Il est évident, maestro, que je ne songe pas à supprimer toute convention; ce serait supprimer le drame lyrique. On me prête tant d'absurdités! N'a-t-on pas dit que je dénigrais Mozart?—Mozart? l'evangelo della musica?" Mais, à moins d'être sacrilège, qui donc oserait toucher à celui là?—Loin de répudier les chefs-d'œuvre des maîtres, je m'indigne du rôle auquel se trouve réduite leur musique admirable quand, exclue de l'action scénique, elle ne fait plus l'office que d'un hors d'œuvre récréatif.—C'est-à-dire, si je vous comprends bien, que, pour réaliser votre idéal, le compositeur devrait être en même temps son propre librettiste.—Pourquoi pas? Parmi les compositeurs dramatiques, il en est peu, je crois, qui n'aient à l'occasion bouleversé, refondu telle scène qu'ils sentaient mieux que leur collaborateur. Vous-même, maestro, me direz vous que dans la conjuration de "Guillaume Tell" vous avez fidèlement suivi vos librettistes? Il n'est pas difficile, quand on y regarde de près, de découvrir que c'est vous qui avez conçu l'ordonnance de cette fresque musicale.—Vous dites vrai, acquiesça Rossini. Cette scène fut, d'après mes indications, profondément modifiée et non sans peine. J'ai composé "Guillaume Tell" à la campagne, chez mon ami Agado. Je n'avais pas mes librettistes sous la main. Ce furent Armand Marrast et Crémieux—deux futurs conspirateurs—qui m'aidèrent à remanier les vers de ma conspiration."

Une objection se pressait, depuis un moment, sur les lèvres du grand mélodiste: "Au point de vue de l'art pur, vous m'ouvrez, monsieur Wagner, des perspectives larges et séduisantes. Mais au point de vue musical, votre réforme aboutit à la mélopée, c'est l'"oraison funèbre de la mélodie."—La mélodie? Je la réclame, au contraire, et "à pleins bords." Non pas resserrée dans les limites étroites des formes traditionnelles, mais libre, indépendante, infinie. Une mélodie propre à chaque personnage, à chaque fait, à chaque épisode, qui, tout en se pliant aux inflexions du texte, puisse s'étendre, se restreindre, s'élargir au gré du musicien. De cette mélodie, vous nous avez donné, maestro, un spécimen sublime dans la scène de "Guillaume Tell," où le chant "Sois immobile" atteint les plus hautes sommets de l'expression lyrique.—De sorte que j'ai fait là de la musique de l'avenir?—Mieux que cela, maestro; de la musique de tous les temps."

Wagner dut aussi expliquer dans quelles circonstances il admettait les duos et les chœurs, quand un même sentiment ou une pensée commune animait à la fois deux ou plusieurs personnes. Aux ensembles "de facture" qui, sans rime ni raison, viennent nuir les voix dans un "largo d'apothéose," il opposa les chœurs dont l'intervention, justifiée par le drame, concourt si puissamment à l'effet théâtral. Il cita en exemples celui "d'Idomenée" et, dans "Moise," le chœur désolé des Ténèbres. "Encore! fit gaiment Rossini. J'avais, décidément, quelques dispositions pour la musique de l'avenir. Si je n'étais pas trop vieux, je me remettrais au travail et alors .... gare à l'ancien régime!—Ah! maître, si vous n'aviez pas jeté votre plume après "Guillaume Tell," à trente-sept ans—un crime!—vous ignorez vous même ce que vous auriez tiré de ce cerveau-là! Vous n'auriez fait alors que commencer .... — Que voulez vous? je n'avais pas d'enfants. Si j'en avais eu, j'aurais sans doute continué à travailler. Mais, après avoir peiné pendant quinze ans, composé quarante opéras—c'est quelque chose pour un paresseux—j'éprouvais le besoin de me reposer. Je m'en fus vivre tranquillement en Italie. J'y trouvai les théâtres en pleine décadence. Plus de "castrati;" plus de "bel canto;" plus de public pour l'"opera seria." Je n'avais plus qu'à me taire."

Rossini se leva et, serrant affectueusement les mains du visiteur: "Je suis trop vieux, dit-il, pour tourner mes regards vers de nouveaux horizons; mais vos idées, quoi qu'en disent vos adversaires, sont de nature à faire réfléchir les jeunes. Après Mozart pouvait-on prévoir Beethoven? Après Gluck, Weber? Après ceux-ci pourquoi serait ce la fin?" Comme il traversait la salle à manger le maître s'arrêta devant un délicieux petit meuble en âne marqueterie, un orgue mécanique du dix-septième siècle, de fabrication florentine. Il toucha un ressort et l'instrument se mit à débiter, avec un son grêle de flageolet, tout son répertoire de vieux airs populaires.

"Qu'en dites-vous? demanda Rossini. Voilà du passé et même du trépassé. C'est simple et naïf. Quel en est l'auteur? Quelque ménétrier. Cela date de loin et cela vit toujours. Est ce que dans un siècle, il en restera autant de nous?"

Un chroniqueur boulevardier n'aurait pas manqué de découvrir dans ces dernières paroles une ironie cruelle. Wagner n'y prit pas garde. Et, dans l'escalier, remerciant son compagnon de lui avoir fait connaître l'auteur de "Guillaume Tell," il avoua sa surprise de rencontrer, chez un artiste si différent de lui-même, une intelligence si ouverte, si libérale et si modeste. "C'est un génie, dit-il, un génie que les circonstances ont égaré; mais, de tous les musiciens que j'ai vus à Paris, c'est le seul vraiment grand."

Le soir même, M. Michotte retourna chez Rossini. On annonça Azevedo, le critique de l'"Opinion Nationale," rossiniste enragé et l'un des plus violents détracteurs de Wagner. "Eh! bien, Azevedo, lui cria tout de suite le maître, il est venu, le monstre: je l'ai vue, votre bête noire. Vous avez beau dire. C'est du homme de premier ordre, une volonté de fer. S'il possède au même degré, comme je le crois, le don de "pouvoir," il fera parler de lui.—Pourquoi ce futur? grommela l'intraitable Azevedo; l'animal ne fait déjà que trop parler de lui."

## La crise russe

St-Pétersbourg, 21 juillet.—La crise qui menaçait d'éclater hier semble s'être évanouie momentanément.

Hier soir le Tsar paraissait absolument disposé à dissoudre le Parlement, mais ce matin il a été décidé à Peterhof de laisser les événements suivre leur cours pour le présent.

Le ministre de l'intérieur, M. Stolypine, a notifié ce matin le chancelier du Parlement qu'il se rendrait aujourd'hui à la Chambre et qu'il y répondrait aux interpellations qui lui seraient posées.

L'arrivée aujourd'hui des régiments de la garde dans la capitale a été immédiatement suivie de l'organisation d'un service de patrouille dans les quartiers industriels ou les ouvriers paraissent considérablement agités par la suppression des journaux socialistes.

## CHARTER

UNITED STATES OF AMERICA, STATE OF LOUISIANA PARISH OF ORLEANS CITY OF NEW ORLEANS

BE IT KNOWN That on this Thirteenth day of the month of February in the year of Our Lord One thousand nine hundred and six, and of the Independence of the United States of America, the one hundred and twenty-ninth before me, ERNEST TOURO FLORANCE, a notary public in and for the Parish of Orleans State of Louisiana, duly commissioned and qualified, and in the presence of the witnesses hereinafter named and undersigned, personally came and appeared the persons whose names are hereunto subscribed, who severally declared that availing themselves of the provisions of the laws of the State of Louisiana relative to the organization of corporations and especially of Act No 26 of the Session of the General Assembly of said State for 1888, they have formed and organized and do by these presents form themselves, their successors and assigns, into and constitute a corporation for the objects and purposes and under the stipulations and agreements hereinafter set forth, which they hereby adopt as their charter, to-wit

ARTICLE I

The name and title of the corporation hereby formed is declared to be the H. W. SLOAN COMPANY, LIMITED under which name it shall have and enjoy corporate succession for the period of ninety nine years and shall have and exercise for the purposes of the business to be carried on by it all the powers conferred by law upon corporations.

ARTICLE II.

The domicile of the corporation shall be in the City of New Orleans, Louisiana. All citations or other legal process shall be served on the President of the Company, or in his absence, on the Secretary and Treasurer.

ARTICLE III.

The objects and purposes for which this corporation is organized and the nature of the business to be carried on by it are hereby declared to be the conducting of the business of purchasing and selling, or either, on orders and the exporting of cotton and other commodities to loan or advance money on cotton and other commodities, to act as agent or attorney in fact for any individual, firm or corporation for the purpose of purchasing or selling or exporting cotton and other commodities, to buy, sell, receive, and dispose of by assignment, transfer, donation, or own all kind of property corporeal or incorporeal, choose in action, notes, bills of exchange or otherwise, to borrow money and to pledge, mortgage, or hypothecate any property belonging to it, to use and be sued in its own name, or its own account, or for the benefit of others.

ARTICLE IV

The capital stock of this corporation is hereby fixed at ten thousand dollars ($10,000.00) divided into one hundred shares (100) of the par value of one hundred dollars ($100.00) each, which said shares shall be paid for in cash or its equivalent in real estate, merchandise or property at the time that the same is issued. All transfers of stock shall be made on the books of said Company on the surrender of the outstanding certificates, pursuant to such rules as shall be prescribed by the directors. The Company shall have the right to commence business when the total capital stock of the said corporation, ten thousand dollars ($10,000.00) shall have been paid in.

ARTICLE V.

All the corporate powers and authority of this corporation shall be vested in a President, a Secretary and Treasurer, and one Director, who shall constitute a Board of Directors, and shall be elected at an annual meeting of the stockholders to be held on the Second Monday in January of each year.

ARTICLE VI.

All elections shall be by ballot and held at the office of said corporation under the superintendence of two commissioners to be appointed for that purpose by the Board of Directors. Each share of Stock shall be entitled to one vote, to be cast by its owner, either in person or by proxy, and a majority of the votes cast shall elect. The corporation shall not be dissolved by failure to hold an annual meeting and to elect directors thereat, but in case of such failure the said annual meeting shall be held as soon thereafter as possible. Until the said first annual meeting the Board of Directors of this Company shall be composed of the following persons, to wit: H. W. Sloan, A. Franklin Pugh and N. P. Sloan, with the said H. W. Sloan as President, the said A. Franklin Pugh as Secretary and Treasurer.

All the directors above named and all thereafter elected shall continue in office until their successors shall have been duly elected and qualified.

ARTICLE VII

No stockholder shall ever be held liable or responsible for the contracts or faults of this corporation in any further sum than the unpaid balance due to the corporation on the shares owned by him, nor shall any mere informality in organization have the effect of rendering this charter null, or of exposing a stockholder to any liability beyond the amount of his stock.

ARTICLE VIII

At the termination of this charter by limitation or otherwise, the business and affairs of this corporation shall be liquidated by two commissioners to be appointed from among the stockholders at a meeting convened after ten days' prior notice in writing, shall have been given by the Secretary and Treasurer to each stockholder or his fully authorized agent, said notice to be delivered in person or sent by mail. Said commissioners shall be elected, and their duties defined, and their compensation fixed by a majority of the shares of stock of the corporation or Company. Said Commissioners shall remain in office until the affairs of said corporation shall have been fully liquidated, and in case of the death of any one or more of said commissioners the survivor or survivors shall continue to act.

This act of incorporation may be changed, modified or extended or the corporation may be dissolved, by a vote of three fourths of the capital stock represented at a general meeting of the stockholders convened for such purpose after ten days notice shall have been given in the manner as set forth in the first paragraph of this article.

Thus done and passed at my office at New Orleans, Louisiana, aforesaid, the day, month and year first above written, in the presence of Hiddleston Kenner and D. Wright Wilcox, competent witnesses of lawful age, domiciled in this City, who hereunto sign their names with the parties and me, said notary, after reading of these presents.

Signed H. W. SLOAN
Signed A. FRANKLIN PUGH.
Signed N. P. SLOAN,
p.p. H. W. Sloan.)

Witnesses
H. KENNER.
D. W. WILCOX.
Signed ERNEST T. FLORANCE,
Not. Pub.

Recorded in Mortgage Office, Parish of Orleans, in Book 842, February 14th, 1906.


## VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE.
COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.
Ligne directe au Havre, Paris (France).
Partant tous les jeudis à 10 h. A. M.
Du quai No 42, Rivière du Nord, pied de la rue Morton.
*LA PROVENCE, 26 juillet.
*LA LORRAINE, 2 août.
LA GASCOGNE, 9 août.
LA BRETAGNE, 16 août.
*LA TOURAINE, 23 août.
*LA SAVOIE, 30 août.
*Vapeurs à double hélices.

NOUVELLE-ORLEANS-HAVRE
LIGNE DIRECTE.
S. S. MEXICO.
(Prend des passagers d'entrepont.)
Passage de Première Classe - - $80.00
Passage d'Entrepont - - - - - $37.00
FRANK J. ORFILA, Agent général du nord
No 402 rue Common, Bâtisse Hennen.
1er mars—1 an

## CHEMINS DE FER

ILLINOIS CENTRAL RAILROAD
TEMPS SANS EGAL!
LE PLUS BEAU! SERVICE!
Pour ST-LOUIS et CHICAGO.
Chars-Dortoirs, Fauteuils, Wagons-Buffet, Bibliothèque et Dîner. Le souper est servi sur les trains de nuit et le déjeuner sur les trains du matin sortant de la Nouvelle-Orléans.
Excellent Service pour
LOUISVILLE ET CINCINNATI.
Le trajet le plus satisfaisant à tous les
Lieux de Plaisance de l'Eté,
au Nord, à l'Ouest, à l'Est et au Canada.
Voyez l'Agent des Billets en Ville
141 RUE ST-CHARLES
Phone Main 3615.

La compagnie du chemin de fer
Yazoo & Mississippi Valley.

| Départs Quotidiens | Bulletin observé 2 AVRIL 1905 | Arrivées Quotidiennes |
|---|---|---|
| No 8 | Express de Memphis | No 11 |
| 3:15 p. m. | Trains réguliers de Memphis, Tenn., faisant des stations locales. | 8:15 a. m. |
| No 22 | Express de jour locale | No 21 |
| 7:00 a. m. | Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires. | 5:50 p. m. |
| No 34 | Bayou Sara Accommodation | No 33 |
| 4:00 p.m. | | 9:40 a. m. |
| No 36 | Excursion dimanche | No 35 |
| 8:00 a. m. | | 9:40 p. m. |

BUREAU DES TICKETS.
ST-CHARLES ET COMMUNE.
JOHN A. SCOTT,
Assistant Gén. Agt. Pass.
A. J. McDOUGALL D. P. A.,
Nouvelle Orléans.

ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE
Atlanta & West Point R. R.
—AND—
The Western Railway of Alabama
La ligne directe entre la Nouvelle-Orléans et l'Est. Double trains quotidiens. Chars-salons d'un bout à l'autre de la ligne. Chars restaurants. Service sans égal.
J. F. BILLUPS, A. G. P.
H. F. LAUV, A. G.
718 rue Commune, Nlle-Orléans.

## CHEMINS DE FER.

SOUTHERN PACIFIC
SUNSET ROUTE
Chemin de fer et vapeur
Texas, California, New York, Havana
S'adresser au Bureau des Billets 227 rue St Charles, bâtisse de l'Hôtel St-Charles
1er sept.

NEW YORK
CINCINNATI
ST. LOUIS
CHATTANOOGA
QUEEN & CRESCENT ROUTE
MERIDIAN
NEW ORLEANS
THROUGH SLEEPING CARS
All Meals in DININC CARS
TICKET OFFICE
211 ST. CHARLES ST.

LOUISVILLE & NASHVILLE
ARRIVE ET SUR
LIMITE CHAQUE JOUR
CHARS VESTIBULES DE PULLMAN
Pour Montgomery, Birmingham, Nashville, Louisville, Cincinnati, Atlanta, Jacksonville, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York.
DEPARTS SANS CHANGEMENT

| Arrivée | Départ |
|---|---|
| Fast mail tous les jours... 7:15 a m | Fast mail tous les jours 8:15 p m |
| Express tous les jours... 6:00 p m | Express tous les jours —7:00 a m |
| Limited tous les jours... 8:15 p m | Limited tous les jours —9:25 a m |
| N. Y. Fast mail tous jours..... 11:15 a m | N. Y. Fast mail tous jours..... |
| Mob. and coast line tous les jours..... | Mob. and coast line tous les jours..... 7:20 p m |
| Service de la Cour | |
| Tous les jours excepté dim 8:45 a m | Tous les jours excepté dim 4:05 p m |
| Excursion dim 9:45 p m | Excur dim..7:40 a m |

Bureau pour les Dames seules, Jeudis et Dimanche. Bureau de billets au gare, au pied de la rue de Canal.
Notre service des chars vestibules limité à Nouvelle-Orléans à New-York se fait sans changement de plusieurs autres trains quotidiens à tous les points correspondants. Pas de prix de Pullman supplémentaire exigé sur ce train. Un char restaurant y est attaché repas sont servis en route.
Nos 4 et 1 sont des chars dortoirs pour usage sans changement.
JOHN E. RIDGELY, Div. Pass Agent.
O. L. STONE, G. P. A., Louisville Ky.
Mars—an 51 déc

SR Southern RAILWAY
"La Route de Chars sans Changement entre le Sud le Sudouest et l'Est. Seulement 40 heures pour New York, via le Great Washington Southwestern."

| Vestibule Limited No 38 | | Vestibule Ltd No 37 |
|---|---|---|
| Quitte la Nlle-Orléans | 8:15 P. M. | 9:25 A. M. |
| Arrive à Atlanta | 11:40 A. M. | 11:50 P. M. |
| Quitte | 12:00 midi | 11:50 P. M. |
| Arrive à Washington | 6:43 A. M. | 9:00 P. M. |
| " Baltimore | 8:00 A. M. | 11:25 P. M. |
| " Philadelphie | 10:15 A. M. | 2:56 A. M. |
| " New York | 12:45 P. M. | 6:33 A. M. |
| " Boston | 8:30 P. M. | 1:30 P. M. |

No 38 courant sans changement des Chars Salon Dortoir de Pullman, avec Service Surprise de Char à Diner en route.
No 36 courant des Trains Soldats à Washington sans changement, sans une nuit seulement.
Pour plus ample information et les Réserves Pullman s'adresser au
BUREAU DE BILLETS DU SOUTHERN RAILWAY.
704 rue Commune, Nouvelle-Orléans, Ste Charles W. Schmidt, Ass't Agent de Pass. & Billets.
J. O. Andrews, Southwestern Ass. Agent.


# Feuilleton

DE L'

## L'Abeille de la N. O.

Commencé le 29 juin 1903

## LES Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

### Le Roman d'une Honnête Fille.

XXV

A LA MADELEINE

*Suite.*

Il était parti en toussant lamentablement, la poitrine creuse, car il arrivait à la dernière période du mal horrible qui s'appelle la tuberculose.

Le Breton, quelques instants plus tard, s'était trouvé seul avec la patronne qui montait à sa chambre.

Minuit venait de sonner.

Clopin était sorti sur le boulevard pour respirer.

Ces visites qui devenaient plus fréquentes et plus hardies lui donnaient à réfléchir.

De même que le comte de Rouvres, il ne se sentait plus en sûreté.

Il y avait de l'électricité dans l'air.

L'orage grondait.

D'un moment à l'autre ces jeunes scélérats pouvaient le trahir.

Si la justice venait à regarder dans ses affaires, qu'y trouverait-elle?

Il était sombre, taciturne, inquiet, sourdement rageur.

Hippolyte, comme les deux Bretonnes entrées avec lui au service des Clopin, était dévoué corps et âme à sa patronne.

Il lui demanda, au palier de l'escalier:

—Ça ne va donc pas?

—Oh! non.

—Qu'avez vous?

Elle éclata:

—J'ai, mon pauvre Hippolyte, que je suis désespérée....

—Pourquoi?

Vous le savez bien.. J'aimerais mieux être morte que de continuer une vie pareille!

Le Breton essaya de lui remonter le moral.

—Il ne faut pas avoir de ces idées-là, lui dit-il.

Et comme elle n'osait pas s'expliquer, il reprit:

—C'est à cause du patron? Ah! je n'ignore rien de ce qui se passe, allez! Il ne vous reste pas grand chose à m'apprendre ni à Véronique et Anne Marie.. Est-ce qu'on ne voit pas les allées et venues des vauriens qui viennent le trouver? Est ce qu'on ne devine pas les querelles qu'il vous cherche! Et puis je peux bien vous le dire. J'ai un ami qui m'en a conté de plus d'une sorte....

—Yves-Marie?

Oui, mon pays.. le Breton de l'hôtel Villedieu... Vous savez bien?.... Aussi il ne faut pas que le brigand s'avise de vous tourmenter.... Ah! mais non!.... Si je voulais parler!..

La chambre de la Roussette était ouverte.

Elle était entrée chez elle.

Le Breton restait sur le seuil en attendant ses deux paysées qui devaient passer par l'escalier pour gagner leurs mansardes.

La patronne lui demanda:

—Il y a longtemps que vous ne l'avez vu?

—Qui?

—Votre compatriote.....

—Ce matin. Justement, il m'a appris une nouvelle.

—C'est?

La Roussette devint toute pâle.

—Ah! fit-elle, il se marie?.... Vous ne vous trompez pas?

—Non, et ce ne sera pas long. La cérémonie est pour demain.

—Il épouse?....

—Une jeune fille....

—Riche?

—Au contraire.... Il paraît qu'elle n'a rien, ou peu de chose.

—Belle?

—Je ne l'ai pas vue, vous pensez.... Mais Yves-Marie la connaît.... Il dit qu'elle est superbe....

—Qu'est-ce qu'elle fait?

—Une modiste de la rue de la Paix, une simple employée.... Du moins, c'est ce que j'ai compris.... En voilà une qui a de la veine.... Les Villedieu, c'est riche à ne pas connaître sa fortune, et M. Jean est un jeune homme parfait.... C'est Yves-Marie qui le dit.....

La patronne s'était abattue sur une chaise.

Elle balbutitua:

—Mon Dieu, mon Dieu!

Mais si bas que le grand Hippolyte n'y pouvait rien comprendre.

Il continua:

—C'est demain que le mariage aura lieu, à la Madeleine. La jeune personne demeure aux environs. Ce sera une belle noce! Vous n'avez pas besoin de moi?

—Non.

—Je monte à ma mansarde. D'ailleurs voilà les autres qui arrivent.

rait pas.

Suivons Louisette le long de la rue de Flandre.

Elle va, pimpante, en apparence, lorgnée par les promeneurs, car elle est délicieuse.

On lui décoche des compliments au passage. Baste! elle n'en a cure; elle hausse les épaules et active sa course.

Vos frais sont inutiles bonnes gens; la place est prise et bien prise.

En chemin, la soubrette monologue; elle a pris tantôt dans sa chambre, en faisant sa toilette, une grave résolution.

Dût il arriver n'importe quoi, c'est aujourd'hui que Jean sera sommé de s'expliquer.

Cette vie d'angoisse n'est plus tenable.

J'en ai assez, quand nous sommes tous deux, de causer de la pluie et du beau temps, songe la jeune fille, dont le cœur bat bien fort sous sa chemisette de mousseline.

Nous avons l'air de deux imbéciles.... Nous osons à peine nous regarder et nous nous quittons généralement presque fâchés.

On se taquine au lieu de s'expliquer une bonne fois, de se dire carrément ce que l'on pense, et je rentre au Refuge en pleurant, au lieu de rire, d'être contente comme je devrais.

Vrai, nous faisons des drôles d'amoureux! Jean, bien sûr, ne ressemble pas aux autres jeunes gens; c'est égal! quand on pense à quelqu'un et qu'on voudrait l'épouser, ça doit être la même chanson dans le grand monde comme dans le peuple.

Et pourtant, j'ai tort de douter, il m'aime! sinon il ne s'amuserait pas à rester des heures entières près de moi, il ne me regarderait pas comme il me regarde quand il croit que je ne fais pas attention à lui.

Alors, pourquoi est il si drôle, pourquoi quand je risque une allusion à la chose qui nous préoccupe autant l'un que l'autre, prend il sa figure des mauvais jours?

Ma foi, il pourra me répondre toutes sortes de bêtises, je m'en moque pas mal! Du moment qu'il m'aime, Jean m'épousera, je saurai bien l'y décider.

C'est drôle, c'est le monde renversé, une affaire pareille..... voilà que c'est aux filles à faire des avances maintenant! Grand sauvage chéri, va! j'en aurai du mal à le civiliser.

Mais.... le voilà! oh! mon Dieu, est-il possible que je sois si sotte! Je ne tiens plus sur mes jambes et je dois être pâle comme une serviette....

Enfin, il m'a vue, il se décide à venir au-devant de moi: ça n'est pas malheureux!

Un jeune homme de fort bonne mine, correctement vêtu d'un complet de drap gris, venait de se détacher d'un de ces hautes pylônes métalliques qui supportent le viaduc du Métropolitain, et il s'avançait vers Louisette, son canotier de paille à la main.

—Bonjour mademoiselle! lui dit il, tandis que d'un regard il la détaillait.

Vous êtes exacte, c'est très gentil!

—N'est ce pas?

C'est surtout très gentil de la part de madame qui m'a donné congé pour l'après-midi!

Le front de l'ex Zoulou se rembrunit soudain.

—Mme Méryem sait donc que vous venez avec moi?

—Non, non, ne craignez rien. Elle croit, ma mère aussi, du reste, que je vais faire une promenade avec des amies....

—Tant mieux! je serais bien fâché si l'on pensait....

—Quoi donc? interrogea malicieusement la soubrette.

Jean parut faire un effort pénible, puis:

—Voyons, mademoiselle Louise, ne faites pas celle qui ne comprend rien.

Vous êtes jeune, gentille.... votre maîtresse et votre maman seraient certainement peu contentes de savoir que nous sortons ensemble.

Ça vous compromettrait à leurs yeux.... et, bien que mes idées soient tout ce qu'il y a de plus honnêtes, je.... enfin je suis sûr qu'on vous défendrait de recommencer.

*A continuer*